HISTOIRE
DE ROQUE REY

RICARDO ROMERO

HISTOIRE DE ROQUE REY

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ISABELLE GUGNON

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Obra editada en el marco del Programa « Sur »
de Apoyo a las Traducciones del Ministerio de Relaciones Exteriores
y Culto de la República Argentina.

Ouvrage édité dans le cadre du Programme « Sur »
de soutien aux traductions du ministère des Affaires étrangères,
du Commerce international et du Culte de la République argentine

Titre original : *Historia de Roque Rey*
© Ricardo Romero, 2014
© Eterna Cadencia, 2014
ISBN original : 978-987-712-039-4
Éditeur original : Eterna Cadencia Editora

ISBN 978-2-02-121815-2

© Éditions du Seuil, avril 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes parents et à mon frère,
un pèlerinage de plus ensemble.

À Victoria,
qui donne un sens à tout chemin,
à toute danse, à tout.

Un homme, songeait Syme, qui marcherait toujours vers l'ouest jusqu'au bout du monde finirait sans doute par trouver quelque chose, par exemple un arbre, qui serait à la fois plus et moins qu'un arbre, soit un arbre possédé par des esprits. Et, de même, en allant toujours vers l'est, jusqu'au bout du monde, il rencontrerait une certaine chose qui ne serait pas non plus tout à fait cette chose même, une tour, peut-être, dont l'architecture déjà serait un péché.

Gilbert K. Chesterton, *Le Nommé Jeudi*
(trad. Jean Florence)

L'ARBRE, LA TOUR

Il remue ses orteils. De longs orteils noueux aux ongles épais. Il les remue sur le sable sale, apprécie la sensation de fraîcheur que cela lui procure comme il savoure la brise qui monte du fleuve et chatouille sa peau endurcie. Il remue ses orteils mais il ne les regarde pas. Il a les yeux tournés avec appréhension, amour, soulagement et tristesse vers les chaussures qu'il a laissées à l'écart. Ce sont de vieux souliers noirs à bout rond, au cuir craquelé par le temps mais entretenu par un cirage quotidien. Roque Rey les regarde sans être sûr de ce qu'il doit penser, de ce qu'il pourrait dire dans un moment pareil. Car le problème, c'est que l'homme qu'il est devenu sait que de tels moments n'existent pas.

Roque Rey est un homme de quarante ans et quelques, grand, aux cheveux châtain clair, qui sait que certains moments n'existent pas, mais aussi que certaines décisions ne peuvent être prises que dans ces moments-là. Il a des gestes mesurés et résolus, porte des vêtements clairs, propres, sans charme, et vient d'enlever ses chaussures. Le soin et la délicatesse qu'il a mis à les poser sur la racine tortueuse du saule qui lui dispense de l'ombre prouvent que cette paire de chaussures n'est pas ordinaire. La manière dont il les a retirées ne l'est pas davantage. Les chaussures sont exceptionnelles, cette façon de les ôter l'est tout autant. Roque Rey les contemple et contemple ce qu'il vient de

faire. Il bouge ses pieds et les ignore. Sur la berge, le canot attend qu'il se décide. Roque Rey sait qu'il est là, derrière lui, il entend un léger clapotis, mais pendant qu'il regarde les chaussures, il essaie de rester de l'autre côté, c'est-à-dire de ce côté-ci : le canot s'éloigne, il le laisse faire. Mais l'embarcation ne peut pas partir seule, quelqu'un doit la conduire et ce quelqu'un, c'est lui. Il soupire et s'apprête à monter dans un canot par une fin d'après-midi printanière, ignorant qu'il renouvelle un geste qui instaure une symétrie filiale, même s'il agit comme s'il le savait. Il n'y a aucun mystère là-dedans, aucun mystère dans cette fin d'après-midi, dans le paysage ensoleillé du fleuve Paraná, dans le canot dont il a hérité, dans la canne à pêche, la bouée ou l'ancre, ni dans les murènes qui s'agitent, agglutinées dans le grand seau rempli d'eau, pas de mystère non plus dans la boîte à hameçons ou la glacière qui contient des fruits, plusieurs bouteilles d'eau et de whisky, dans le sac de vêtements où est plié l'abominable costume turquoise, ou dans les bidons d'essence. Les seuls objets qui recèlent un mystère, ce sont les chaussures qu'il a posées sur la racine du saule, leurs bouts ronds et usés qui cherchent et visent le ciel.

Mais Roque Rey ne les regarde plus. Il leur a tourné le dos et regarde à présent tout le reste, dénombre les choses qu'il va emporter pour ne pas dénombrer celles qu'il n'emportera pas. Maintenant, il aimerait que les chaussures s'en aillent, qu'elles profitent de ce qu'il est de dos pour partir, mais c'est le même problème qu'avec le canot. Quelqu'un doit les conduire. Roque Rey pousse encore un soupir, évite de se dire que ce n'est pas tout à fait le même problème et, pour passer le temps, il regarde l'horizon, la trame lumineuse du ciel, l'enfilade verte et sombre d'îles qui, même si elle semble former une ligne continue, dissimule des chemins, des bras et des petits cours d'eau, il le sait, des ruisseaux lents à l'ombre des arbres penchés au-dessus. Il regarde l'horizon

et attend que le temps passe, mais le temps lui échappe et il est bien obligé de réagir. Il se tourne de nouveau vers les chaussures, en soulève une et flaire son cuir usé, ses coutures résistantes, car la résistance a une odeur particulière. Il fait ensuite de même avec l'autre. S'il devait décrire cette odeur, il en serait incapable. Ce serait comme décrire sa propre odeur. Cela fait plus de trente ans qu'il porte des chaussures qui ne lui appartiennent pas. Plus de trente ans qu'il leur parle, surtout ces dernières années, depuis qu'il est arrivé à Diamante et qu'il est devenu un habitant de plus de cette ville, prévisible et ponctuel dans ses promenades en fin d'après-midi. Le lien qui les unit n'a pas toujours été de cette nature, et s'il les cire tous les jours depuis plus de vingt ans, s'il les cire et leur confie ses secrets et ses craintes, cela n'a pas été le cas au cours des dix premières années. Il les a portées, certes, mais avec la négligence de ceux qui n'ont pas encore conscience que les objets et les hommes vieillissent. Ensuite, avec les chaussures des morts, il a appris cela et bien d'autres choses encore, par exemple que la mort ne tue pas complètement. Voilà pourquoi, en les flairant à présent, en sentant la chaleur de ses pieds vibrer encore à l'intérieur, Roque Rey, comme un serpent qui mue, laisse dans ces chaussures la possibilité de s'épuiser, de répandre une odeur, d'être l'artisan de souvenirs futurs. En somme, il renonce à mourir de manière conventionnelle. Il pose une chaussure à côté de l'autre, puis réfléchit et les intervertit, la droite à la place de la gauche, la gauche à la place de la droite, les bouts tournés vers l'extérieur. Il leur donne l'occasion de se séparer pour que chacune suive son chemin. Il pousse un troisième soupir et marche vers la berge, retrousse le bas de son pantalon, plonge les pieds dans l'eau et pousse le canot. Ce n'est pas la première fois qu'il le fait, mais c'est la première fois qu'il le fait seul. Pourtant ce n'est pas ça qui rend la situation si particulière. Ce qui rend

la situation unique, c'est son côté définitif. Quand il monte dans le canot et met le moteur en marche pour se diriger vers la ligne de verdure basse qui s'assombrit à cette heure, Roque Rey n'a pas l'intention de revenir. Mais ça non plus, ce n'est pas nouveau. Il n'est jamais revenu nulle part. La nouveauté, c'est qu'il soit pieds nus.

Il allume le moteur et part en direction du canal. Il y a une perfection dans ce moment, ce moment qui n'existe pas. La fin d'après-midi est paisible, le soleil tiède, le fleuve calme. Les cigales ont-elles toujours été là ? Ébloui, Roque Rey baisse la tête et, maintenant, oui, il regarde ses pieds. Il a de longs orteils noueux aux ongles épais, incapables de rester tranquilles, comme les murènes dans le seau. Il sourit et met un chapeau de paille. « *In Penny Lane there is a barber showing photographs/Of every head he's had the pleasure to know…* » fredonne-t-il et, à la moitié de la chanson, il a atteint le milieu du fleuve, là où, malgré le fait qu'il se déplace et que le canot sillonne l'eau avec son moteur au bruit sourd, rien ne semble s'éloigner ou s'approcher. Les îles sont là, sous le soleil, lui aussi, le visage ridé par le vent, la main sur le chapeau pour éviter qu'il ne s'envole. De nouveau la perfection, qui tient à ceci : la douleur est si grande qu'elle a les dimensions exactes du paysage.

I

CHAUSSURES GUANTE

Roque Rey était venu au monde une quarantaine d'années plus tôt, sans se faire annoncer, comme honteux, avec autant de discrétion qu'il en avait mis pour monter dans le canot.

Sa mère, Esther Heft, une grande blonde au tempérament impulsif dont le sang montait à la tête aussi violemment qu'il en partait et sur qui le soleil restait sans effet malgré des expositions estivales prolongées au bord du fleuve, une blonde fracassante descendant des colons allemands venus de la Volga établis dans les environs de Paraná, souffrait depuis l'adolescence de kystes à l'ovaire qui avaient fait d'elle une femme difficile, anxieuse et atrabilaire. Voilà pourquoi, quand elle fut prise de douleurs au bas-ventre en cette matinée du début de l'automne de 1957, du haut de ses impérieux vingt-neuf ans, alors qu'elle tenait la caisse dans la banque du centre-ville où l'homme qui allait devenir le père de Roque travaillait encore quelque temps plus tôt, elle crut que ses kystes se manifestaient après des années de tranquillité. Tandis qu'elle tamponnait avec son habituelle férocité les chèques d'un bon client, elle eut si mal qu'elle se plia en deux et tomba de son tabouret. « Un kyste a explosé », songea-t-elle, une phrase qui allait rester longtemps gravée dans sa mémoire parce qu'elle semblait avoir été pensée par quelqu'un d'autre.

Étourdie, brisée par la douleur, elle monta dans l'ambulance avec l'aide de ses collègues, puis, grâce à

l'ambulance, elle arriva à temps à l'hôpital où, avec le concours du personnel, représenté par un médecin plus jeune qu'elle que ses cris désespérés intimidèrent au point de presque le faire bégayer, elle gagna la maternité. Il fallut le lui dire sept fois de suite avant qu'elle daigne afficher une mine incrédule, et sept autres pour qu'elle commence à le croire : elle était non seulement enceinte, mais sur le point d'accoucher. Elle n'avait pas de kyste, mais un bébé, et les douleurs qu'elle ressentait étaient les spasmes des premières contractions. Il est facile d'imaginer sa consternation, surtout si on considère que le père avait disparu depuis plusieurs mois après un épisode confus, qu'elle n'avait eu ni nausées ni envies et continuait d'être réglée – c'est du moins ce qu'elle avait cru entre deux saignements sporadiques qui l'avaient rendue blanche comme un linge. Elle n'avait pas davantage pris de poids, bien au contraire, ne s'était sentie ni très émotive ni particulièrement fatiguée. Rien de rien. Roque Rey vint au monde sans se faire annoncer, pas même à sa mère. Pendant leur séjour à l'hôpital, il remporta tous les suffrages avec ses trois kilos trois cents, son duvet blond et son regard paisible. Tout le monde l'admirait comme s'il était une sorte de miracle. Tout le monde sauf Esther. Plus blonde, plus sanguine et plus grande que jamais, elle voyait bien que ses mains refusaient de s'habituer à la forme du bébé.

– Comment allez-vous l'appeler ? lui demanda une infirmière obligeante deux jours après l'accouchement. Comptez-vous lui donner le prénom de son père ?

Pour la première fois, Esther sentit à cet instant la piqûre de la maternité. C'était elle, la mère, elle et personne d'autre. Et cet enfant était son fils. Mais au lieu de faire tourbillonner des papillons dans son ventre, cette découverte déclencha plutôt un vertige d'hormones aveugles qui lui révéla une nouvelle dimension de l'existence. C'était plutôt une sorte

de crampe, un nouveau kyste qui explosait en lui emplissant la bouche d'une saveur amère.

– Pourquoi est-ce que je lui donnerais le prénom de ce bon à rien ? Il s'appellera Roque en hommage à saint Roch, et il s'entendra bien avec les chiens, répondit-elle en cachant le petit sous ses énormes seins, comme si elle avait peur qu'on le lui vole.

Mais on ne le lui vola pas et, deux mois et demi plus tard, Esther ne supportait plus ni l'enfant, ni ses pleurs, ni son incompréhension. Cette créature semblait encore plus irascible qu'elle, si bien que, pour finir, un samedi après-midi, elle alla acheter des gâteaux dans la meilleure pâtisserie de la ville et se rendit chez sa sœur, Elsa, à l'heure du thé. De six ans son aînée, Elsa était aussi blonde qu'elle, mais en revanche maigre et très sèche. Elle accueillit sa sœur, Roque dans son landau flambant neuf et les gâteaux en leur adressant le même sourire languide, puis leur proposa d'entrer.

– Vous passez juste au moment où Pedro n'est pas là, il est sorti régler quelques affaires, dit-elle en ouvrant le paquet de pâtisseries fines avant de mettre de l'eau à chauffer pour le thé.

– Aha… dit Esther.

– On a de la chance, son atelier de tourneur marche bien, on va sûrement devoir prendre un apprenti la semaine prochaine. Pedro est débordé, expliqua Elsa en posant sur la table du sucre et ses plus belles tasses.

– Aha, répéta Esther.

– Tu veux un thé ou une camomille ?

Esther faillit de nouveau répondre « Aha », mais, au fond de son landau, Roque se mit à pleurer. Les deux femmes se penchèrent au-dessus de lui et le regardèrent, faisant mine d'attendre qu'il se taise pour poursuivre leur conversation. Comme il continuait, elles s'en détournèrent et se

servirent. Le jeune Rey braillait tant et plus pendant que sa mère et sa tante buvaient leur thé en silence, sans toucher aux gâteaux. Qui sait combien de temps il aurait pleuré si le bruit de longues foulées espacées ne l'avait tiré de sa retraite lacrymale.

C'étaient les pas de son oncle, Pedro, qui après avoir réglé ses affaires traversait le parquet en pin de la salle à manger et se dirigeait vers la cuisine. Ces pas seraient le premier souvenir de Roque et, à l'avenir, ils l'accompagneraient soit pour le consoler, soit pour le désoler. La démarche constante d'un être indiscernable, toujours dans une autre pièce, à l'étage ou en bas de l'escalier, ou encore de l'autre côté de la rue. Des pas bienveillants et inaccessibles. Ce souvenir fondateur et omniprésent jetterait les bases de sa conception du monde. Il y avait quelque part des pas qui, sans être les siens, étaient tout de même ceux de quelqu'un, des pas invisibles porteurs de bonheur, de consolation et de désolation, l'écho transcendant d'un homme qui règle d'étranges affaires.

L'arrivée de Pedro ne fut pas seulement importante pour Roque, mais aussi pour sa mère. L'apparition de son beau-frère enhardit Esther. En sa présence, sa sœur ne pouvait pas lui dire non. Elsa se vantait d'être la plus dévote, la plus solidaire et la plus compréhensive des femmes, une droiture qu'elle ne mettait pourtant jamais en pratique à l'égard de sa sœur. Elles avaient été élevées ensemble et avaient partagé la même chambre pendant quinze ans, ce qui faisait d'elles deux ennemies irréconciliables. Elles se connaissaient trop pour s'accorder des trêves et, dans leur intimité commune et hérissée, même la tendresse apparaissait comme une escarmouche. Mais Pedro étant là, Elsa n'oserait pas refuser ni briser l'image qu'elle avait de sa personne. Esther s'expliqua, feignit de pleurer, puis pleura pour de bon. À l'issue de ce thé, Roque resta vivre chez son

oncle et sa tante. Sous prétexte de partir à la recherche du père, sa mère disparut de la ville. Ils n'eurent plus jamais de ses nouvelles, hormis au travers des cartes postales qu'elle envoyait pour l'anniversaire de Roque, toujours à la même date erronée. Car celle qui figurait sur ses courts billets n'était pas celle de la naissance de Roque, mais de l'après-midi où les deux sœurs avaient pris le thé, comme si l'enfant était né au terme de cette transaction familiale. La tante décida d'officialiser l'erreur. Pour ses six ans, il reçut un petit berger allemand, mais Elsa s'opposa à ce qu'il le garde. Elle disait que dans la maison deux animaux – lui et son oncle – étaient bien suffisants. Au fil des années, le caractère de la tante bigote s'était aigri. Plus elle devenait amère et plus elle s'adonnait aux bondieuseries. Elsa Heft les entraîna tous trois dans une dévotion rancunière et ne pardonna jamais à son mari d'être rentré pour le thé ce jour-là.

C'est ainsi qu'Esther disparut de la vie de Roque, et, dans l'esprit de l'enfant, son image devint l'envers de celle de son père. Car sa mère s'était volatilisée alors qu'il était là tandis que son père était parti avant sa naissance. Et, d'une chose à l'autre, il y avait une différence abyssale. Sa mère était une femme qui lui envoyait des cartes d'anniversaire avec des phrases qui ne disaient que ce qu'elles voulaient dire, derrière lesquelles ne se cachaient ni culpabilité ni amour, le reste n'était que silence. Son père, au contraire, ne lui envoyait rien, c'était une entité immatérielle faite de mots, la même histoire répétée jusqu'à saturation par ses tantes, ses oncles, ses grands-parents et ses cousins maternels. Seul l'oncle Pedro ne parlait jamais de son père, et Roque tarda à se rendre compte que le silence de son oncle ne dérivait pas de sa parcimonie habituelle, mais s'adressait à lui. C'était un code entre eux deux. La manière dont Pedro se dressait contre sa famille et lui tendait la main : dans son silence, Roque avait toute liberté d'imaginer son père depuis le début.

D'après l'histoire officielle, son géniteur, Gervasio Rey, n'était qu'un timide employé de banque qui avait croisé la route de sa mère à un pot de fin d'année, en 1955, dans l'établissement où ils travaillaient tous deux. Un timide employé de banque. C'était presque une redondance. La famille d'Esther affirmait cela, et derrière les mots se

profilaient toutes sortes de dénigrements. Gervasio Rey était un caissier dont le seul mérite avait consisté à être assez grand et à avoir des mains assez larges pour ne pas se sentir diminué face à la lascivité et à la puissance d'Esther, qui, après un ou deux verres de mousseux, s'était jetée sur lui et l'avait entraîné au pied de l'escalier, vers un des sous-sols de la banque, et lui avait fait promettre un tas de choses qu'elle aussi lui avait promises. Quand ils entendirent les cris de joie annonçant à l'étage la fin du dernier jour de travail, Esther s'était endormie dans les bras de Gervasio. Bercé par la touffeur de l'été, le sexe et l'alcool, il venait de reconnaître l'endroit où le pelotage aveugle de sa collègue l'avait conduit. Adossé au mur du fond, il devinait dans la pénombre de la pièce les meubles d'archives qu'il ouvrait et fermait jour après jour, les tiroirs récalcitrants, les étagères surchargées de papiers sur le point de s'effondrer. À cet instant, Gervasio comprit que les caissons en fer-blanc avaient eux aussi, comme la lune, une face cachée.

Après cette première rencontre vinrent les vacances, quinze jours que Gervasio et Esther passèrent sans se voir et où chacun idéalisa ce moment de l'après-midi qui n'était même pas une après-midi entière. Il considérait cette femme décidée qui avait marqué son corps de ses dents comme la compagne idéale, avec laquelle il pourrait partager ses rêves de lutte ; quant à Esther, elle voyait dans l'homme aux grandes mains qui lui avait pressé les fesses le grenadier téméraire qui lui ferait enfin comprendre ce que c'est que de se sentir fragile. Cette idéalisation leur permit de retour à la banque d'entamer une relation suivie de six mois qui connut un déclin vertigineux. Au début de l'hiver, aucun des deux ne savait trop quoi faire de l'autre. Esther avait cessé de mordre les épaules de Gervasio et les mains de ce dernier avaient oublié comment presser avec conviction les fesses d'Esther.

Pourtant la décision de rompre vint d'ailleurs, et c'est l'imagination jusqu'alors inoffensive de Gervasio, née et alimentée depuis toujours d'anodins rêves de révolution, qui mit un point final à leur liaison. Gervasio rêvait de justice sociale, mais puisait son inspiration plus dans la série *Flash Gordon* que dans le péronisme. Ses rêves étaient maladroits et limpides, si bien qu'après le soulèvement raté du général Valle, lorsque quelqu'un lui dit qu'on arrêtait tous les péronistes, il le crut mot pour mot. Il n'avait que très rarement participé à des manifestations justicialistes[1]. Pendant les premiers jours de la Révolution libératrice, il avait parcouru les rues, sous le choc, hébété par la défaite de Perón, mais plein d'une joie coupable à l'idée d'appartenir, ne fût-ce que parce qu'il était contemporain des faits, à quelque chose qui avait pour nom « révolution ». Il faut dire que ses rêves échappaient en partie à Gervasio Rey, qui se souciait davantage de les faire que de les comprendre. Face à la grand-place de la ville, il imaginait des bombardements causés selon ses états d'âme par des avions ennemis ou amis, et ses rêves l'assommaient de lumière, l'éblouissaient sans doute comme les reflets du soleil l'aveuglèrent par la suite sur les eaux calmes du fleuve Paraná, alors qu'il ramait pour la première fois de sa vie au milieu d'îlots qui se ressemblaient tous. Car telles furent les conséquences de sa crédulité. Esther elle-même ignorait qu'il était péroniste, mais il se sentit acculé et prit la fuite. Il emprunta un canot et rama dans le sens du courant. Il avait emporté de la

1. Adjectif issu du parti du même nom, fondé en 1947 par Juan Domingo Perón, considéré comme le parti officiel du péronisme et dissous en 1955 par le général Aramburu (inspirateur du coup d'État autoproclamé « Révolution libératrice », à l'issue duquel Perón fut chassé du pouvoir). D'où le soulèvement insurrectionnel, le 9 juin 1956, du général Juan José Valle, pour rétablir le gouvernement légal de Juan Perón. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

nourriture pour une semaine, des vêtements, une canne à pêche, une carabine à air comprimé, une carte pour localiser l'île et la cabane qui appartenait au propriétaire du canot. Mais c'était compter sans ses piètres aptitudes de nageur.

Personne ne sut ce qu'il était devenu, et sa parfaite disparition donna lieu à d'innombrables conjectures. L'hypothèse préférée des proches d'Esther était que Gervasio s'était enfui après avoir volé une somme insignifiante à la banque. Cela leur permettait de le traiter de voleur et de bon à rien, mais les gens qui ne faisaient pas partie de la famille et fréquentaient Esther supposaient que Gervasio avait plutôt voulu lui échapper ainsi qu'à l'enfant, alors qu'aucun des deux n'était informé de la gestation. Le seul à connaître son point de chute était le propriétaire de l'embarcation, un pêcheur avec qui Gervasio jouait aux échecs au club de Bajada Grande, le samedi après-midi, et qui trouvait refuge dans sa cabane quand sa femme le mettait dehors après une beuverie. Mais le pêcheur préféra oublier qu'il avait prêté et son canot et sa cabane. Il porta plainte pour le vol de l'embarcation et la cabane fut immergée lors de la crue de la dernière *sudestada*[1] de l'été, oubliée elle aussi, car sans bateau il ne pouvait ni s'y rendre ni pêcher, et n'avait par conséquent plus de quoi s'acheter sa bouteille d'eau-de-vie de canne Palanca. Il devint donc un mari abstème et exemplaire. Assis la plupart du temps devant sa porte, le pêcheur ne songea plus jamais à Gervasio ni à jouer aux échecs, et il s'employa à ce que les rides creusées par de longues années passées au grand air acquièrent tout le prestige et le mystère qui nimbent les oisifs.

Ce vide autour de Gervasio Rey n'était comblé que par les histoires pleines de fiel de la famille d'Esther, dont la

1. Fort vent sec du sud-est qui provoque généralement la crue du Río de la Plata.

répétition finit par sceller un destin que les proches de Roque n'auraient pu concevoir. En dépit ou à la faveur de leur obstination, Roque grandit avec l'image d'un père bandit et aventurier, dévaliseur de banques, hors-la-loi, car que peut bien comprendre un enfant à un comportement gratuit, au vol d'une somme dérisoire, à une fuite sans queue ni tête ? Les murmures des adultes quand ils abordaient ce sujet de discussion interdit comptaient davantage à ses yeux, de même que leur mépris dissimulé, si facile à confondre avec des frémissements admiratifs, ou les airs entendus des femmes de la famille et le silence profond de l'oncle Pedro. Roque pensait que Gervasio Rey, son père, était un banni qui ressemblait aux personnages des bandes dessinées qu'il lisait, pas forcément au sergent Kirk, mais à un de ces nobles individus qui traversaient le désert, apparaissaient pendant quelques pages, puis se volatilisaient en gardant leur secret intact. Sans le savoir, dans le malentendu de son enfance, Roque s'inscrivait dans une tradition : il appréhendait le monde à travers les mêmes absurdités que celles qui avaient conduit son père dans le labyrinthe d'îles dont il n'était jamais revenu et où il finirait lui aussi par échouer.

Ce n'est qu'à neuf ans que Roque osa se rebeller, dire ce qu'il pensait, au cours d'un déjeuner de famille. Car bien qu'il n'eût jamais connu ni même vu en photo son géniteur, il était son fils, le seul à avoir le droit de donner un sens à son existence.

– Quand je serai grand, moi aussi je dévaliserai des banques, déclara-t-il en entendant les rires et les plaisanteries habituelles de ses proches à propos du « dévaliseur de banques ».

C'était un dimanche de printemps. Les trois hommes et les quatre femmes installés autour de la table dressée sous la treille cessèrent de s'esclaffer et le regardèrent dans un silence chargé de reproches. Pour échapper à la sévérité

de ces visages, Roque chercha l'oncle Pedro. Dos à l'assistance, il attisait les braises, les yeux rivés sur les côtelettes, attentif à la cuisson des saucisses. Certain que son oncle l'avait entendu, Roque s'attendait à ce qu'il se retourne pour lui offrir un vrai silence complice. Mais Pedro n'en fit rien. Il enfonça le bout de la fourchette dans les côtelettes, perça les saucisses, étala les braises, laissant son neveu seul. Roque se sentit désapprouvé et baissa la tête. Il ne reparla plus jamais de son père pour le défendre ou essayer d'imposer sa version des faits. Ce n'est qu'à la mort de Pedro qu'il comprit pourquoi son oncle ne s'était pas retourné ce jour-là afin de le soutenir dans son mouvement de révolte : ce n'était pas une marque de mépris ou d'indifférence, mais pour dissimuler un large sourire.

La mort de l'oncle Pedro allait enseigner de nombreuses choses à Roque. En premier lieu, malgré les innombrables pèlerinages que tante Elsa l'obligeait à entreprendre pour assouvir ses penchants religieux, il prit conscience que la seule personne véritablement pieuse de la maison était Pedro, qui supportait tout avec un stoïcisme somnolent. On célébrait toujours une messe quelque part dans la ville et il y avait toujours un saint à prier. Elsa et Roque accomplissaient tous les pèlerinages du calendrier chrétien, même les jours où sa tante ne trouvait rien à faire. Il n'y avait pas pire péché à ses yeux que de gâcher le temps que Dieu lui avait accordé. Grâce à Elsa, Roque connut les églises les plus cachées et les banlieues les plus isolées de Paraná, et s'exerça sans le savoir à l'étrange habitude de la promenade. Grâce à l'oncle Pedro, il apprit à dormir debout, bercé par les psaumes et les sermons.

De tous ces pèlerinages, Roque devait s'en rappeler un en particulier. Par une froide matinée d'hiver, pendant les vacances scolaires, sa tante l'avait emmené dans une petite église à la campagne pour faire une offrande (son oncle y avait échappé en prétextant du travail à l'atelier et, courbé sur ses machines, il avait comme un an auparavant devant le gril dissimulé un large sourire). Roque et Elsa avaient pris très tôt l'autobus de la ligne 4 et étaient descendus à la

fin du parcours à un rond-point devant lequel s'alignaient cinq autres autobus sous un ciel resplendissant perdu au fond de la plaine. L'odeur d'herbe fraîche et de bouse de vache envahit leurs poumons. Sans le dire à sa tante, Roque décida de bien profiter de sa journée. Il avait dix ans et, peu à peu, son caractère introverti l'avait éloigné davantage du reste de la famille. Régulièrement, sa tante lui adressait dans un murmure une remontrance qu'elle laissait en suspens. Elle commençait par le viser, mais s'en prenait ensuite immanquablement à Pedro. « Tu ressembles de plus en plus à ton oncle », résumait-elle, ce qui était tantôt un compliment, tantôt une accusation. Mais on ne pouvait pas reprocher grand-chose à Roque, un garçon réservé et soigneux qui avait une chambre toujours bien rangée, se lavait quotidiennement sans broncher et était un des meilleurs élèves de sa classe.

Ils marchèrent côte à côte sous le soleil pâle. Tante Elsa portait un grand bouquet de fleurs, lui un sac à dos contenant leur déjeuner. Ils longèrent la route pendant plus d'une heure et demie, puis arrivèrent devant un chemin de terre battue. Ils n'avaient pas échangé un mot de tout le trajet, n'avaient vu passer aucune voiture. Seul le chant des oiseaux brisait le silence et la matinée frémissait dans le feuillage des arbres qui dispensaient de l'ombre au bord du chemin. Après avoir marché encore une demi-heure au soleil, entourés de champs de toutes parts, ils atteignirent une allée plantée de grands et vieux arbres. Roque avait surmonté son premier coup de fatigue et semblait hypnotisé. Il aurait pu continuer des heures et des jours sans s'arrêter, ce qui n'était pas le cas de tante Elsa. Malgré sa dévotion, elle était à bout de souffle. La paroisse où ils se rendaient comprenait une école primaire où la grand-mère de Roque, la mère d'Elsa et d'Esther, avait enseigné. Sa tante n'y était pas allée depuis qu'elle avait six ans. Elle avait mal calculé ses forces et dut à son corps

défendant demander à son neveu de faire une pause. Ils s'assirent au bord du chemin, sur un tronc d'arbre.

– Tous ces oiseaux… soupira tante Elsa en suivant des yeux les battements d'ailes dans la frondaison.

Sa respiration devint plus régulière, moins bruyante.

– J'ai dit qu'il y a beaucoup d'oiseaux, tu n'as rien à ajouter à ce sujet ? insista-t-elle au bout d'un instant.

Roque bredouilla quelque chose en se demandant ce qu'elle voulait qu'il lui réponde. À quarante-cinq ans, Elsa était dans la plénitude de sa sécheresse : maigre, déjà marquée par les premiers signes d'une vieillesse prématurée qui, plutôt que la flétrir, accentuait sa nature acerbe dans cette matinée hivernale. Elle le regardait sans ciller, bien droite sur le tronc, son bouquet de fleurs dans son giron, et attendait, implacable, que Roque prenne la parole. Mais rien ne vint à l'esprit du garçon, si ce n'est une phrase qu'oncle Pedro disait dans des moments délicats, quand il savait Elsa fâchée.

– Tu ne veux pas que je te masse les pieds ?

Tante Elsa devint rouge comme une pivoine, ouvrit la bouche, mais, cette fois, c'était à elle de ne pas trouver ses mots. Une seconde plus tard, une de ses mains fendit l'air, semblable à un oiseau qui tombe en piqué, et s'abattit d'un coup sec sur la joue de Roque sans que la claque résonne. Seuls les oiseaux continuèrent à soliloquer car Roque, plus étourdi par la surprise que par la gifle, la moitié du visage cuisante, ne versa pas une larme. Il laissa sa tante lui prendre la main et ils poursuivirent leur marche.

Ils cheminèrent encore une demi-heure, et Roque, qui avait dans un premier temps eu envie de partir en courant et de laisser Elsa seule, finit par se calmer. La marche avait sur lui un effet apaisant, elle gommait les soucis et la réalité immédiate. Marcher était pour lui comme regarder le feu. La brise fraîche effaça peu à peu l'offense de son visage. La main de sa tante – qu'il avait comparée au début à une

griffe oppressante qui emprisonnait la sienne et rendait sa peau moite – devint plus lointaine, pareille à un objet qui a perdu son utilité d'origine et ne sert qu'à être trimballé un peu partout. Voilà pourquoi, quand elle cessa de le traîner derrière elle et le lâcha devant la clôture de l'école, Roque tarda à réagir. Il fit encore quelques pas, puis il se retourna et vit sa tante, une main sur la bouche, les fleurs serrées contre elle. De l'autre côté de la barrière, à une quarantaine de mètres de là, le principal bâtiment de l'école paraissait abandonné. C'était une grande bâtisse carrée et sans charme qui comprenait deux salles de classe, un réfectoire et une pièce appelée bibliothèque, où Elsa avait passé de longues matinées en compagnie de livres qu'elle était encore incapable de déchiffrer pendant que sa mère faisait cours à côté. Sur ce point, la grand-mère de Roque était inflexible : elle ne voulait pas qu'Elsa assiste aux leçons et apprenne à lire avant d'avoir six ans. « Chaque chose en son temps, disait-elle. Avant de lire, il faut savoir ne pas lire. » Et voilà qu'à présent, l'école où elle n'avait rien appris était abandonnée. À quand remontait l'époque où quelqu'un y avait donné des leçons pour la dernière fois ? De l'herbe poussait sur les corniches et les cadres des fenêtres, les vitres qui n'étaient pas cassées avaient tout simplement disparu. La porte principale battait, fixée de manière précaire à des gonds auxquels elle arrachait des grincements plaintifs.

Tante Elsa poussa la barrière en tremblant et entra. Roque avança mais demeura à une distance prudente, moins par respect que de crainte qu'elle ne veuille encore le faire parler. Ils arrivèrent devant la porte désormais immobile, mais une brise qu'ils ne sentaient pas la fit gémir de nouveau. Elsa n'osa pas entrer et contourna l'école. Roque la suivit. À l'arrière du bâtiment, la cour aux pavés descellés était ce qui restait de plus conforme à ses souvenirs. Le panier de basket était encore là. Plus loin, au bout du terrain s'élevait

la petite église. Elsa sursauta et porta une nouvelle fois une main à sa bouche en serrant le bouquet un peu plus fort. C'était une ruine noire et vide. Un énorme chat se reposait devant la porte et les regardait. Tante Elsa fut incapable de faire un pas de plus, Roque dut la prendre par la main pour l'obliger à marcher. Au début, elle résista, puis se laissa entraîner. Des années plus tard, lorsque Roque se rappelait cette matinée, la raison pour laquelle il avait décidé d'aider sa tante à entrer dans l'église changeait. Il y avait le chat, sa curiosité de savoir pourquoi le feu avait tout dévoré, une envie d'assouvir une inavouable vengeance. Mais la raison la plus forte était l'absence de raison, songea-t-il un jour, alors que les pèlerinages revêtaient désormais dans sa mémoire une signification univoque, en accord avec son caractère. Pour Roque, prendre la main de sa tante et la guider avait été son premier geste véritablement personnel : vide et pur, il n'obéissait à aucun mobile et n'avait aucun but. Voilà ce qu'il pensait, même si, certaines nuits, quand il n'arrivait pas à trouver le sommeil ou qu'il avait un peu bu – il ne buvait jamais beaucoup –, il faisait preuve d'honnêteté envers lui-même, regardait le bout de ses chaussures et admettait qu'il avait agi par curiosité et pour se venger, deux impulsions devenues au fil des années indissociables.

À l'intérieur de l'église, heureusement pour eux deux, il n'y avait aucun vestige de l'autel ni des effigies de saints. Tout avait été emporté, hormis un long banc à demi consumé. Ils s'y installèrent et prièrent sous l'œil méfiant du chat qui se léchait les pattes sur un tas de décombres. Tante Elsa posa ses fleurs dans une niche qui avait autrefois abrité la Vierge, se signa et regagna le banc. Ils mangèrent ensuite ce qu'ils avaient emporté pour déjeuner sans en donner au chat, burent de l'eau et repartirent. Sous le soleil blanc de l'après-midi, Elsa semblait tour à tour heureuse et triste. Sans s'être mis d'accord, ils n'évoquèrent à aucun moment

l'église brûlée, et quand, dans la soirée, Pedro leur demanda comment ça s'était passé, ils répondirent l'un et l'autre que tout s'était parfaitement bien déroulé, qu'ils avaient aussi prié pour le salut de son âme.

En vérité, le souvenir du pèlerinage à l'église brûlée ne serait pas le seul à assaillir Roque de manière insistante. Mais les moments exceptionnels, comme sa première communion et sa confirmation, se perdaient au milieu d'images confuses où prédominaient certaines camarades de classe, resplendissantes, semblables à des anges dans leurs habits blancs, des filles sages dont les sourires commençaient par gommer leurs traits pour finir par estomper le contour des choses. En fait, le véritable souvenir était cet évanouissement de leurs visages impossibles à retenir, qui balayait ensuite toute la scène ; ces moments ne subsistaient qu'à travers le malaise que suscite la beauté lorsqu'elle est par trop évidente. Le premier vrai souvenir de Roque, qui fut longtemps une histoire qu'il pouvait raconter, était bien moins intime que celui de l'église brûlée. Il s'agissait d'une mémoire partagée : les regards, les voix et les interprétations entremêlés de ceux qui avaient été témoins des faits. Voilà peut-être pourquoi Roque pouvait en faire le récit et pourquoi aussi ce souvenir était plus présent quand il communiquait avec autrui, jusqu'au jour où, après son adolescence et sa prime jeunesse, il préféra le taire et le garder pour lui, de même que les images de l'église brûlée et quelques autres, comme une histoire qu'il se réservait et se remémorait pendant ses terribles siestes afin de ne pas désespérer.

Là encore, c'était arrivé en hiver, par une de ces journées ancrées dans l'humidité où l'orage couve et la température monte plus que prévu. Tout le monde s'était habillé trop chaudement et l'ennui se faisait sentir comme une personne de plus qui exige son quota de murmures au milieu des prières et des chants émaillés de fausses notes des fidèles. C'était un dimanche matin, Roque n'arrivait pas à se réveiller. Il avait pénétré dans l'église comme un somnambule et, comme un somnambule, s'était laissé entraîner au premier rang. Tante Elsa avait insisté pour être le plus près possible de l'autel car on lui avait chanté les louanges du curé, et même si c'était la première fois qu'ils mettaient les pieds dans cette église, elle s'était installée parmi les habitants de la paroisse, convaincue que le regard du prêtre ou sa proximité serait riche de révélations.

Roque lutta contre le sommeil dès le début de la messe. L'oncle Pedro lui avait appris depuis longtemps à s'assoupir debout mais, à onze ans, son corps commençait déjà à lui jouer des tours. Il était à l'étroit dans ses vêtements, passait toute la journée de la fatigue à la surexcitation. Les coups de barre le prenaient d'assaut, si troublants et injustifiés que, de même que lorsque l'anxiété s'emparait de lui, ils finissaient par gâcher ses jeux. De cette fameuse matinée, Roque se rappelait vaguement que le curé était descendu de l'estrade pour faire son sermon. Plus il parlait et plus les yeux du garçon se fermaient, son corps se balançait jusqu'à ce que sa tête, entraînée vers l'avant, ou une tape discrète de son oncle, lui évite *in extremis* une chute. Il se plongea à six ou sept reprises dans cette douce agonie, jusqu'au moment où les cris stridents de plusieurs femmes le tirèrent de sa léthargie avant qu'il ait pu se ressaisir et relever la tête. Il ouvrit les yeux et croisa le regard vide du prêtre qui venait de tomber, terrassé, et se contorsionnait, comme électrocuté. Pour la plupart, les fidèles n'osaient rien faire, hormis poser

une main sur leur bouche ou crier. Seul l'oncle Pedro réagit. Il s'approcha du curé, posa un genou à terre et prit la tête de l'homme d'Église entre ses mains. Les deux minutes qui s'écoulèrent ensuite semblèrent durer une éternité. Certains s'approchèrent, d'autres s'éloignèrent. Certains coururent jusqu'à la porte sans trop savoir pourquoi, d'autres demandèrent en vain qu'on aille chercher un médecin. Quand tout fut terminé, chacun raconta ce qu'il avait vu : les yeux révulsés, la bave dégoulinante, les lèvres violettes, les traits déformés, les muscles saillants au point de ressembler à des serpents essayant de s'échapper de la barrière de peau. Quand il évoquait les faits, Roque rassemblait tous ces détails en une seule vision d'agonie, pourtant il n'avait vu que le regard perdu et phosphorescent du prêtre posé sur lui. Lorsque le curé cessa de convulser et que ses yeux reprirent un éclat humain, l'oncle Pedro le soutint pour qu'il se relève. Le prêtre s'assit ensuite avec difficulté sur les marches qui menaient à l'autel. Les gens se rapprochèrent. Une quarantaine de paroissiens se regroupa autour de lui, le curé essaya d'expliquer d'une voix faible qu'il venait d'avoir une crise d'épilepsie. Des femmes qui l'aidaient à l'église insistèrent pour l'emmener dans la sacristie, mais il refusa. Il voulait continuer la messe. Tout le monde regagna sa place et il reprit son sermon. Roque n'avait plus à lutter contre la somnolence, mais il ne parvenait pas à se concentrer sur les paroles du curé, qu'il considérait à présent d'un œil nouveau, sans pour autant voir en lui un saint ou un démon. Il était si près qu'il voyait son front perlé de sueur et entendait sa respiration hachée par la touffeur de cette fausse journée d'hiver. Avait-il grandi pendant qu'il était étendu sur le sol ? Avait-il toujours été aussi grand et aussi imposant ? La messe se poursuivit et, au moment de communier, Roque évita de regarder le prêtre dans les yeux. Toute sa vie il regretta sa lâcheté, qui l'avait empêché d'en savoir plus.

À la fin de la messe, les gens s'attardèrent devant la porte de l'église. Timidement au début, puis avec davantage de conviction, chacun émit un avis. Dans un bruissement de manteaux, on entendit plusieurs explications des faits, certaines truffées d'éléments scientifiques et énigmatiques, ce qui n'empêchait pas les paroissiens d'acquiescer, d'autres liées à des croyances superstitieuses qui frisaient l'indécence : quelqu'un déclara que les crises d'épilepsie étaient provoquées par une masturbation excessive. En entendant cette affirmation, quelques-uns se signèrent tout en hochant la tête. Tante Elsa faisait partie du lot. Sans attendre que d'autres opinions soient exprimées, elle entraîna Pedro et Roque au pied des marches.

Roque avait des souvenirs confus du reste de la matinée. Ce jour-là, tante Elsa traita oncle Pedro de manière particulière. Au début, le garçon crut qu'elle s'était encore fâchée contre son mari, puis il s'aperçut que c'était plutôt le contraire. Plus altière et silencieuse que jamais, les joues rose vif, elle montrait tout en le dissimulant combien elle était fière de lui.

De son côté, Roque eut pendant plusieurs nuits un sommeil haché, hanté par le regard du curé, ses yeux révulsés, ses pupilles au bord des paupières. Il avait surtout été impressionné par le fait qu'il n'avait pas crié. C'est ce qui le rendait différent, réel. Mais, chaque fois qu'il se rappelait cette histoire, il taisait ce détail ou mentait et inventait des hurlements à glacer le sang dans les veines. Il décrivit tant de cris qu'à la fin, il oublia qu'il n'y en avait pas eu. Mais des années plus tard, lorsqu'il cessa de relater cet épisode, il s'appropria le silence du prêtre pendant ses siestes terrifiantes. Ses yeux s'emplissaient de larmes, il ouvrait la bouche, la refermait et serrait les dents jusqu'à ce que sa mâchoire lui fasse mal. Seul le silence lui permettait de supporter ces heures. Seul le silence du curé épileptique, et aussi les chaussures de l'oncle Pedro, bien sûr, qu'il mettait toujours avant d'aller se coucher.

Il y a aussi autre chose. Quelque chose qui n'est pas un souvenir, mais tout le contraire, un oubli qui est là en tant que tel, à exercer son influence. Une loi de la gravitation qui éjecterait Roque hors du monde s'il y pensait.

Il avait six ans, c'était par une douce après-midi, au début du mois d'avril, pendant la Semaine sainte. Ils avaient prévu d'effectuer le tour des sept églises. La nuit était tombée sans qu'ils s'en soient rendu compte tandis qu'ils chantaient avec les autres pèlerins. Il y avait là environ deux cents personnes et une centaine de cierges. La main de tante Elsa étant occupée par celle de Roque, seul Pedro portait un cierge. Ce n'était pas la première fois qu'ils accomplissaient un pèlerinage aussi long ni qu'Elsa le prenait par la main au milieu d'une foule aussi importante. Ce n'était pas la première fois et ce ne serait pas la dernière. Mais, ce jour-là, ce fut différent. Ils s'étaient déjà rendus dans trois églises lorsque, sans raison, tante Elsa lâcha son neveu. S'il s'était rappelé ce pèlerinage, il se serait demandé ce qui avait poussé sa tante à le libérer. Était-ce une épreuve ? Une marque de confiance, d'agacement ? Comme il ne songea plus jamais à ce moment, il ne se posa donc pas la question. Elsa avait simplement desserré la pression de sa main sans cesser de marcher ni de chanter, et Roque, qui lui aussi avait poursuivi sa marche en chantant, l'avait accepté. Oncle Pedro lui avait souri du

haut de sa stature, le visage éclairé par le cierge. Roque lui avait retourné son sourire. En se sentant délivré, le garçon commença par presser le pas, puis il ralentit pour essayer d'adapter sa cadence à celle de Pedro et d'Elsa sans être tiraillé par cette dernière. Il s'amusa à différer l'instant où il remarcherait à leur rythme, mais il ne tarda pas à s'ennuyer. Il leva les yeux au-dessus des têtes des fidèles et vit le ciel nocturne. Rien de nouveau, là non plus. Puis il les baissa et découvrit devant lui une femme en jupe rouge. Guidé par sa tante, Roque était incité à chanter, à participer au rituel des adultes, et, sans la main d'Elsa, il ignorait ce qu'il fabriquait là. Non qu'il se soit posé la question, mais quand il n'eut plus aucune bonne raison pour expliquer sa présence en ces lieux, ses sens se mirent en éveil. Une forêt de jambes, de pantalons, de robes et de jupes de toute sorte l'entourait et il était frappé par la démarche des gens, qui différait vraiment d'une personne à l'autre, et par la variété de leurs souliers. Puisqu'il ne chantait plus, il s'amusa à énumérer les bottes, les chaussures masculines et féminines, les mocassins, les espadrilles. C'était la première fois qu'il pensait ainsi à ces objets, qu'il les regardait sans se soucier de leur usage. Les souliers devinrent alors à ses yeux des animaux exotiques et il sourit en imaginant où se trouvaient leur bouche et leurs yeux. Mais ce jeu l'ennuya aussi vite que le premier, comme le chœur de chants dépareillés qui survolait la nuit. Il préféra donc considérer les souliers tels qu'ils étaient, c'est-à-dire des souliers, et les observa sans plus penser à rien d'autre, se contentant de marcher jusqu'au moment où, à force de vagabonder d'une paire de chaussures à l'autre, son regard se posa sur les siennes. Les lacets étaient défaits. Il savait les nouer depuis peu. Fièrement, il se garda de demander de l'aide à sa tante, s'accroupit et se mit à l'ouvrage en entendant flotter dans sa tête la voix d'Elsa. « Quelle heure est-il ? » disait-elle. Comme il avait appris à nouer ses lacets

et à lire l'heure le même jour, les deux choses étaient indissociables dans son esprit. « Sept heures et quart », répondit-il après avoir consulté la montre-bracelet qu'on lui avait offerte pour Noël. En réalité, il était huit heures moins le quart, mais Roque avait mieux appris à faire ses lacets qu'à lire l'heure. Quand il se remit debout, il vit tout d'abord la même forêt de jambes qu'auparavant, mais, pris d'un doute, il leva la tête. Des hommes et des femmes passaient près de lui, beaucoup d'hommes et de femmes qui n'étaient ni son oncle ni sa tante. Certains lui souriaient, d'autres ne lui prêtaient aucune attention. Son premier réflexe fut de courir, mais dans quelle direction ? Perdu dans une forêt qui, en outre, bougeait, il ne voyait pas trop quel chemin suivre. Avec un peu d'espoir, il chercha en vain la jupe rouge. Sans s'en apercevoir, il avait repris la marche. Au bord des larmes, il allait d'un côté, puis de l'autre. Il ne regardait plus ni les chaussures ni les vêtements, mais les visages, en quête de l'expression concentrée de tante Elsa et de l'air distrait et béat d'oncle Pedro. Mais la forêt semblait interminable, constituée de centaines de jambes, de corps surmontés de visages inconnus, d'une voûte arborée luxuriante tremblant dans la lueur des cierges. À plusieurs reprises, les larmes lui brouillèrent la vue, mais Roque les séchait du revers de la main avant qu'elles tombent.

– Tu t'es perdu ?

Tout en marchant, Roque fit non de la tête. La femme qui venait de lui poser cette question était rousse et avait le visage constellé de taches de son. Jeune et belle, elle ne portait pas de cierge. Intimidé par son sourire, il hésita à prendre la main qu'elle lui tendait. Ils étaient côte à côte. Sans se décider à glisser sa main dans la sienne, il continua cependant d'avancer avec elle. Il avait contenu ses pleurs, et à son impatience de retrouver son oncle et sa tante s'était ajoutée une autre sorte d'urgence, comparable à celle qu'on

éprouve lorsqu'on a envie d'aller aux toilettes. Il aurait voulu aller de droite à gauche, passer sous ces jambes-ci et d'autres. Quand il chercha des yeux la jeune fille rousse, il découvrit qu'elle avait disparu, mais, cette fois, il ne ressentit pas la moindre inquiétude. Il continua de marcher en regardant les gens, les nombreuses jambes chaussées de souliers encore plus nombreux. Il avait l'impression qu'il y avait plus de pieds que de jambes. Puis, tout à coup, il distingua la jupe rouge qui avait attiré son attention au début de la procession et, derrière, légèrement déportés, son oncle et sa tante. Il pressa le pas pour se rapprocher et se placer entre eux. Sans baisser les yeux ni cesser de chanter, tante Elsa prit de nouveau sa main. Oncle Pedro lui sourit du haut de sa stature, le visage éclairé par le cierge. Roque s'était perdu et ils ne s'en étaient même pas rendu compte. Quelques instants plus tard, Roque eut lui aussi le sentiment qu'il ne s'était rien passé du tout car, très vite, il se retrouva à essayer de suivre les chants, loin de l'anxiété et de la fascination pour la forêt qu'il venait de découvrir. Mais cet épisode de sa vie le marqua à jamais. Cet égarement discret, cette escapade en terre inconnue allaient devenir son centre de gravité. Sa main dans celle de sa tante, il leva les yeux vers le ciel nocturne et n'y décela rien de nouveau. Au bout de quelques instants, ils arrivèrent devant la quatrième église.

Quand l'oncle Pedro mourut, à l'automne 1969, Roque avait douze ans mais pensait en avoir onze. Il ne lisait plus de bandes dessinées en imaginant que son père dévalisait des banques. Il ne supportait plus aussi facilement les pieuses randonnées de tante Elsa. Mais la mort de son oncle remit de nombreuses choses à leur place. Contre toute attente, avec un étonnement qui lui nouait l'estomac, Roque comprit qu'il l'aimait beaucoup, et que, même si Pedro était souvent en marge des choses, il représentait la sécurité. Il apportait non seulement le pain sur la table, mais la continuité qui donnait à ce pain la texture moelleuse des objets familiers.

Un lundi, à la mi-mai, une voisine alla le chercher à l'école en milieu de matinée pour lui annoncer la nouvelle. L'oncle Pedro était mort dans son sommeil, sans qu'Elsa s'en aperçoive. Comme lorsqu'il s'endormait debout dans les églises, il s'était assoupi, allongé, à côté de sa femme, qui n'avait rien vu. Elle s'était levée, lui avait lancé une ou deux phrases impératives dans la pénombre de la chambre, puis était sortie en trombe sans attendre de réponse de sa part. Elle avait réveillé Roque, lui avait servi son petit déjeuner avant de l'envoyer à l'école. Elle avait attendu vingt minutes que l'oncle se lève, mais l'oncle n'était pas apparu.

Sur le chemin qui le ramenait à la maison, Roque tenta de se faire une idée à partir de ce que lui avait dit la voisine,

mais il comprit vite que les idées ne se font pas. Il était incapable de se rappeler les dernières paroles que lui avait adressées son oncle et tout aussi incapable de se souvenir de ce que, pour sa part, il lui avait dit. En pénétrant dans la maison, il vit Elsa pleurer dans la cuisine, accoudée sur la table. Debout près d'un brûleur allumé, un des cousins de sa tante surveillait le frémissement de l'eau en soulevant le couvercle de la bouilloire. Il entra dans la cuisine, poussé par une voisine. Tante Elsa leva les yeux vers lui et ses pleurs redoublèrent. Elle l'attira vers elle et le serra dans ses bras. Ils restèrent un long moment ainsi.

– Après, j'aurai quelque chose de très important à te demander, lui murmura-t-elle à l'oreille avant de desserrer son étreinte.

Il y eut ensuite de confuses allées et venues, il fallut déplacer des meubles, préparer des litres de thé et de café. La veillée funèbre aurait lieu dans la maison. Après son affliction du matin, tante Elsa avait été prise d'une activité frénétique. Elle donnait des instructions, demandait qu'on aille chercher des fleurs, envoyait ses cousins à droite et à gauche pour porter de lourds buffets anciens. Elle fit retirer tous les meubles de la salle à manger afin d'y installer le cercueil. Devant toute cette agitation, Roque ne se posait qu'une seule question : où était l'oncle Pedro ? Car même après sa mort, il se comportait sensiblement comme de son vivant. Chaque fois qu'Elsa traversait une de ses crises énergiques et qu'avec l'aide d'ouvriers de l'atelier elle vidait la maison pour tout astiquer, Pedro disparaissait mystérieusement. Quand elle avait fini, elle le semonçait, il écartait les bras et haussait les épaules, une accumulation de gestes qui ne lui ressemblait pas, et prenait l'air innocent qu'il affichait les trois quarts du temps pour lui rétorquer : « Mais tu m'as demandé d'aller faire les courses. » Il le lui prouvait en lui montrant le sac. Épuisée après son ménage, étourdie par

ses propres ordres, elle ne pouvait rien dire, n'étant plus sûre que ce soit vrai ou non.

Roque alla dans la cour. Voir les meubles dehors, en plein soleil, le rendait toujours triste. Il regarda au fond, du côté de la galerie formée par la treille qui avait perdu ses feuilles et des arbres fruitiers, plus loin, qui attendaient les premières gelées. Il s'approcha du gril, prit un des tisonniers et là, debout, il eut une intuition. L'oncle Pedro adorait faire des *asados* pour plusieurs raisons, la principale étant qu'il pouvait ainsi tourner le dos à tout. Roque imita ses gestes méticuleux en souriant, mais, très vite, quelque chose se brisa en lui et les larmes se mirent à couler.

– Roque, je te cherchais, où étais-tu donc fourré ?

Il ne s'était fourré nulle part, au contraire. Debout devant le gril, il aurait voulu disparaître de tous les endroits du monde. Mais tante Elsa, infaillible, l'avait débusqué. Roque n'eut pas à dissimuler ses larmes, car même si elle l'avait pris dans ses bras, s'était penchée vers lui et le regardait fixement, elle ne remarqua rien.

– Roque, j'ai quelque chose de très important à te demander.

Elle portait une robe noire qui sentait la naphtaline, une robe si peu portée que, sous le soleil de l'après-midi, elle brillait de l'éclat irrévérencieux du noir flambant neuf. Elle avait une coiffure étrange, un chignon très serré, et était plus pâle que jamais.

– Mais ça doit rester entre toi et moi.

Roque acquiesça.

– Viens, suis-moi.

Ils rentrèrent. Quand Roque comprit où ils allaient, sa gorge se noua. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas rendu dans la chambre d'Elsa et Pedro. C'était un lieu interdit. Il n'y avait pénétré qu'une ou deux fois, à leur insu. Il avait inspecté les tiroirs et la penderie sans rien y trouver d'intéressant. Il y avait plus de cinq ans de cela. C'était la première fois

qu'il y mettait officiellement les pieds, si bien qu'il regarda autour de lui comme s'il la découvrait. Les murs, le plafond haut, les tables de chevet aux pieds courbés. Mais il y avait quelque chose de plus : une incontournable réalité planait dans cet espace. Le matin, l'oncle Pedro y avait trouvé la mort. Il n'était encore jamais entré dans la chambre d'un mort. Le lit était fait, tout paraissait en ordre. Sur la courtepointe, une boîte à chaussures. Sa tante s'assit juste à côté et la posa sur ses genoux.

– Je les ai achetées pour lui. Pour qu'il soit bien chaussé pendant son dernier voyage, mais comme je sais que les chaussures neuves le torturaient, j'aimerais que tu les portes un peu, dans le quartier, pour qu'elles s'assouplissent. Il a peut-être une longue route à faire et ne devra pas seulement avoir de beaux vêtements, mais être à son aise, Dieu ne voudrait pas qu'il s'arrête à mi-chemin.

Roque ne l'avait jamais entendue parler de Pedro avec autant d'amour. Il songea sans trop s'attarder sur cette idée que la robe noire et les chaussures avaient été achetées le même jour et qu'elles attendaient depuis des années dans la penderie. Elsa sortit les chaussures de la boîte et les lui montra. C'étaient de beaux souliers noirs à bout rond, avec une semelle en cuir. Roque lit les mots inscrits sur la boîte : « Chaussures Guante ». Puis il prit la chaussure que sa tante lui tendait.

– Elles sont trop grandes pour toi, mais ça n'a aucune importance. Bourre-les de coton, ne lésine pas sur la quantité, pour faire pression.

Elle se dirigea vers la commode et prit un paquet de coton dans un tiroir.

– Tiens. Je te laisse les enfiler.

Lorsqu'il fut seul dans la chambre, il porta la chaussure à son nez, en apprécia l'odeur. Il prit l'autre et la renifla également. Elles sentaient pareil. Il se déchaussa, poussa du

coton au bout et introduisit ses pieds à l'intérieur. Assis au bord du lit, il les regarda. De là où il se tenait, elles avaient fière allure. Les souliers étaient grands et, malgré le coton, il avait l'impression que ses pieds dansaient, qu'ils dansaient à l'intérieur. Il se leva et marcha d'un bout à l'autre de la chambre. L'incommodité qu'il ressentait n'avait d'égale que la nouveauté de la situation. Il n'avait jamais marché ainsi. Il quitta la chambre et se dirigea vers la salle à manger. Elsa et quelques parents étaient installés autour du cercueil où gisait Pedro. Roque s'approcha et regarda son oncle, comme toujours bien rasé, dans un costume impeccable, aussi noir et aussi neuf que la robe d'Elsa et les chaussures que Roque avait aux pieds. Pour la dernière fois, Pedro observait le silence de ce côté-ci de la vie, un silence approbateur. Car Roque, avec toute la solennité qu'il mettait pour imiter les autres quand il communiait, venait de lui poser une question. Il sortit ensuite de la pièce sans un regard pour personne, suivi de loin par les yeux vigilants de sa tante. Ses pieds barbotaient et esquissaient une danse initiatique à l'intérieur des souliers. Il observa chaque côté de la rue. Les deux options lui parurent équivalentes, avec les mêmes arbres nus, les mêmes trottoirs défoncés, le même soleil tiède. Il décida d'aller vers la gauche et se mit à marcher. Au lieu de tourner au coin, il traversa la rue et continua tout droit. Il marcha, marcha et ne revint jamais chez sa tante. Pendant les années qui suivirent, il lui arriva souvent de douter dans les moments de pénurie, mais, chaque fois, il regardait les chaussures de son oncle et reformulait la question qu'il avait posée à Pedro, devant son cercueil : « On l'envoie bouler ? » Pedro lui avait répondu par l'affirmative.

Le bonheur de l'émancipation lui brouilla la vue pendant quelques heures, tandis qu'il arpentait des rues qu'il ne connaissait pas, des quartiers paisibles aux trottoirs inégaux et aux arbres sinueux qui auraient pu se trouver à Paraná comme dans n'importe quelle autre ville. La dose de cruauté qu'il avait infligée à tante Elsa avait empli Roque d'un enthousiasme rageur qui lui faisait considérer tout ce qu'il voyait – maisons, visages, voitures – comme enduit du vernis lumineux des choses merveilleuses. Après tout, il était le digne fils de son père et, sans le savoir, ses pas éblouissants auraient pu être comparés aux coups de rame de son géniteur, près de treize ans auparavant : l'un flottait dans les rues de Paraná, l'autre avait marché sur les eaux du fleuve, tel un prophète, et le soleil de la sieste les éclairait tous deux.

Mais la fin de l'après-midi arriva vite et, avec elle, la fatigue. Soudain, Roque n'était plus aussi heureux et, à mesure que les maisons, les visages et les voitures s'alignaient dans la tombée de la nuit et l'étrangeté, certains détails de sa fuite lui apparurent dans toute leur terrifiante importance. Il n'avait pas d'argent ni de papiers d'identité. Il n'avait même pas un manteau pour affronter la nuit. Après avoir déambulé dans des quartiers de banlieue, il se rapprocha du centre de la ville, où les bars se peuplaient de clients qui sortaient du travail. Plus ils étaient bondés et plus Roque se sentait seul,

plus son estomac criait famine. Pour couronner le tout, à chaque pâté de maisons, d'inextricables indécisions le torturaient, car la fuite qui l'avait mené jusque-là ne lui suffisait plus. Maintenant, il devait aller quelque part. Il était épuisé, il grelottait, et le fait de ne pas savoir où il allait accentuait sa fatigue et sa sensation de froid, mais il ne pouvait cesser de marcher parce qu'il craignait que le sol s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse. Grâce aux chaussures de l'oncle Pedro, aussi neuves que lorsqu'il les avait étrennées en début d'après-midi, il était comme le prophète, capable de marcher sur les eaux à condition de ne jamais s'arrêter.

À huit heures du soir, dans les rues, les lampadaires étaient allumés depuis un bon moment lorsque Roque atteignit la place Alvear. Les arbres dépouillés de leurs feuilles, la fontaine qui occupait le centre et son jet qui crachait toujours la même eau, les allées couvertes de feuilles mortes ne lui suggérèrent aucune destination, contrairement au clocher qui se dressait à l'opposé. Il prit cette direction et s'arrêta à un coin de la place, sans traverser la rue. Devant lui s'élevait l'église San Miguel, où il avait assisté à de nombreuses messes en compagnie de Pedro et d'Elsa. Malgré lui, il avait cessé de marcher et pilé net, sans que rien dans le pas précédent le laisse présager. En s'immobilisant après avoir cheminé des heures, il sentit ses jambes flageoler. Elles tremblaient et les pulsations de son cœur y palpitaient. Jamais au cours de ses pèlerinages il n'avait été aussi fatigué. Il leva les yeux vers le clocher de l'église. Avec ses murs sales, sa grande porte en bois entrouverte, il la reconnaissait tout en la trouvant différente. Il comprit aussitôt que, même éreinté, il ne pouvait pas en franchir le seuil.

– Belle église, n'est-ce pas ? Un peu vieillotte, mais digne.

Roque était trop effrayé pour sursauter en entendant la voix qui résonnait derrière lui. Il se retourna et découvrit un vieil homme assis sur un des bancs de la place, qui regardait

du côté de l'église. Là où il se tenait, à peine éclairé par un des réverbères de la rue, il était impossible de lui donner un âge, d'évaluer sa stature ou ses intentions. Roque s'approcha de lui sans rien dire.

– On m'a très souvent demandé de faire nettoyer les murs, mais j'ai peur que ce soit pire. La crasse sert parfois à quelque chose, pas vrai ? En plus, elle est partout, comme Dieu, fit le vieil homme.

Il observait le clocher d'un air songeur, sa mâchoire légèrement proéminente cessa de bouger pendant quelques secondes après qu'il eut prononcé sa dernière phrase.

Toujours silencieux, Roque s'avança de quelques pas, assez pour remarquer sous le pardessus et le pull le haut de la soutane noire et le col blanc des prêtres. Son cœur s'arrêta, mais il eut l'impression qu'il s'emballait.

– Je me suis enfui de chez moi, déclara-t-il, incapable de se contenir davantage.

Surpris, le vieux curé sortit de sa contemplation et se redressa sur le banc pour le regarder fixement, puis il inspecta aux alentours, comme s'il cherchait quelqu'un, et se tourna de nouveau vers Roque. Il fronça les sourcils, chercha à discerner ses traits rendus flous par les ombres de la place et finit par s'affaisser sur le dossier du banc en poussant un long soupir.

– Une confession imprévue. Décidément, je ne m'y habituerai jamais, dit-il, et sa mâchoire remua pour bredouiller quelque chose. Viens, mon garçon, assieds-toi et analysons la situation.

Encore ébranlé par ce qu'il venait de dire, Roque obéit.

– Tu as de l'argent ?

Roque répondit par la négative.

– Tu sais où tu veux aller ?

Roque secoua la tête de droite à gauche.

– Tu veux échapper à quelqu'un ?

Roque réfléchit, puis fit encore un signe de dénégation. Il venait de prendre conscience que s'il ne savait pas pourquoi il était parti de chez lui, il était sûr de ne fuir personne.

– Bon, dit le curé en regardant une nouvelle fois le clocher ou au-delà, vers le ciel nocturne où les étoiles commençaient à scintiller. Tu n'as pas d'argent, tu ne sais pas où tu veux aller et tu ne fuis personne.

Il marqua une pause et branla du chef une, deux, trois, quatre, sept fois.

– La situation est claire, mon fils. Tu as deux possibilités : soit on va dans la sacristie et on appelle quelqu'un pour qu'il vienne te chercher, soit tu quittes la ville dès ce soir. Si tu ne rentres pas aujourd'hui mais que tu restes à Paraná, tu risques d'être tenté, et, tôt ou tard, tu regagneras ton foyer. Si c'est pour revenir, autant le faire tout de suite, quand tout le monde t'attend encore. Mais si tu as l'intention de partir pour de bon, tu dois aller loin. Très loin. Parce qu'à un moment ou à un autre, tu auras envie de retourner au bercail, et ça devra te paraître aussi difficile que de continuer ta route. Voilà les deux solutions que je te propose, alors, qu'est-ce que tu décides de faire ?

Roque était sonné. Il avait faim, soif, envie d'aller aux toilettes, froid, peur, et ce curé lui conseillait de partir loin, dans une autre ville. C'est à peine s'il se rendait compte de ce que cela signifiait. Il n'avait accompagné qu'une seule fois l'oncle Pedro à Santa Fe, ils avaient pris le bac pour traverser le fleuve, il s'était endormi pendant le trajet, à l'aller comme au retour. Pourtant il était hors de question de suivre le prêtre dans la sacristie. Tante Elsa lui avait toujours dit de ne pas entrer chez les inconnus.

– Je pars, dit-il.

Le prêtre dodelina de nouveau de la tête longuement.

– Une décision intéressante. Si tu m'attends ici, je peux t'apporter des choses qui te seront utiles.